

La Chasse Illustrée

et

La Vie Rurale et Sportive

BIMENSUELLE

Administration et Direction : 28, rue de la Trémoille, PARIS

ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS : France et Colonies françaises : Six mois, 8 fr. — Un an, 15 fr. — Union postale, 5 fr. en sus par an.

CORRESPONDANCE. — Toute la correspondance doit être adressée à la Rédact. et à l'Administ. de *La Chasse Illustrée*, 28, rue de la Trémoille, Paris.

Sommaire du 1^{er} Octobre 1911

Le Vol des Oiseaux de passage, **L. Lavigerie**. — Vieilles Pages. — Les Chasses d'Ouverture en 1911 : En Picardie, **V. Mairesse** ; En Beauce, **F.-M. Ollivier**. — Les Chasses d'Annam, **D^r Vassal**. — Les Grivières Ardennaises, **A. Philipon**. — Une Année de Chasse à la Hutte en Mer, **A. Boucherot**. — Hygiène Canine, **L. Lesèble**. — Causerie, **L. Lesèble**. — Les Epreuves à la Française du Pointer-Club (*fin*), **A. Bordereau**. — Les Epreuves de Chasse pratique de la R. A. S. A., **A.-E. Cuvelier**. — Les Epreuves du Club Gaston Phœbus et du Club du Braque d'Auvergne, **A. E.** — L'Exposition du Kennel Club en 1911, **O. M.** — Echos et Nouvelles. — Bibliographie. — Nouvelles des Chenils. — Les Field Trials et Expositions en 1911.

Le vol des oiseaux de passage

Encore sur le terrain des faits



Mous avons vu que les grands passages de la sauvagine s'effectuaient par vent sensiblement opposé au point de direction.

Cherchons maintenant d'autres renseignements dans les habitudes journalières des mêmes oiseaux observés, non plus à l'état de passage, mais dans leur période de séjour.

Ces oiseaux ont de petits trajets continus à effectuer entre la mer qui est leur refuge, et le marais qui est leur terrain de ravitaillement, et aussi, pour aller d'un endroit de pâture dans un autre, et enfin, pour se rendre d'une place où ils sont surpris par un de leurs ennemis, vers une autre place où ils espèrent jouir d'une tranquillité plus grande.

Nous allons examiner successivement ces trois hypothèses, et chercher dans nos souvenirs, en toute bonne foi, quelle direction prend l'oiseau de haut vol par rapport au vent, dans ces allées et venues nécessitées par les besoins de sa vie quotidienne.

Il est bien évident, tout d'abord, que pour se rendre à heure fixe, d'un point déterminé à un autre point déterminé, l'oiseau de marais, au bout d'une courte période de temps, se sera trouvé en face de toutes les directions de vent. Par conséquent, en étudiant la façon dont il se comporte dans chacune de ces circonstances, nous devons être amenés à reconnaître quelles sont les conditions qui favorisent le plus ces courts trajets.

Commençons par examiner le va-et-vient du canard à la tombée de la nuit et à la pointe de l'aube.

Par vent arrière moyen, l'examen est tout fait : on ne voit pas le canard. Il passe tard et repasse tôt, trop haut soir et matin.

Cependant, les chasseurs postés à l'intérieur du marais pour

le tirer à la hutte, peuvent recueillir quelques renseignements sur son vol, parce qu'ils le voient arriver, le soir.

Eh bien ! Ces chasseurs constateront, comme je l'ai souvent constaté moi-même, que ce canard, qui a bien été obligé de venir de la mer vent arrière, se pose cependant dans la mare, vent debout.

D'où je conclus seulement, pour le moment, que ce canard a dépassé son but, pour revenir sur ses pas, vent debout, chercher sa place préférée.

Par vent debout, le canard pointe exactement au vent, si ce vent est doux, et se laisse aller de trois-quart s'il est rude.

Mais le renseignement devient plus précieux quand le vent se trouve de côté.

Nous sommes à la passée du soir, la direction de trajet que doit effectuer le canard est Ouest-Est, et le vent se trouve au nord, qu'arrive-t-il ?

Eh bien ! si la brise est un peu fraîche, le canard fera son trajet en ligne brisée, avec tendance à perdre un peu au vent. C'est-à-dire, il s'envolera le bec au nord-ouest et au bout de cent mètres par exemple, se laissera glisser au vent d'une dizaine de mètres, puis recommencera la manœuvre de cent mètres en cent mètres. A la passée du soir, cette manœuvre n'est pas très facile à surprendre, mais à la volée du matin, par vent de côté un peu rude, elle est bien jolie à remarquer et bien connue des guetteurs.

Vous tournez le dos à la mer, c'est-à-dire à l'ouest, et vous apercevez un vol de canard qui vient droit sur vous, eh bien ! si la brise de nord-ouest est fraîche, c'est votre voisin de droite placé à cent mètres de vous en côté, qui tirera ce vol, parce que dans le trajet qu'il reste à faire à ce vol pour arriver jusqu'à vous, il y aura trois glissades au vent qui pourront dévier le trajet de la bande d'une centaine de mètres. C'est ce que j'appelle *le vol en ligne brisée*.

Vous trouverez des exemples frappants de ce genre de vol en observant le gibier de mer, poussé vers les côtes par la marée montante.

Par les vents de nord-est, quand les courlis et les barges sont sur le point d'être chassés d'un banc envahi par le flot, si le banc voisin est tout près, la fuite se fait par départs isolés et successifs, en ligne droite au ras de la mer, mais si au contraire le nouveau lieu de refuge se trouve à une certaine distance, le gibier se laisse cerner par la mer et attend même

LES CHASSES D'ANNAM



L'Annam, un des cinq états composant notre Indo-Chine, est le pays de rêve des chasseurs. On y rencontre un gibier abondant et varié dans une nature très pittoresque. Si on prend une carte d'Asie, on voit que l'Annam se développe tout en longueur entre la Cochinchine et le Tonkin.

Les vallées y sont très étroites. Les contreforts de la montagne s'avancent jusque dans la mer. Il y a dans les vallées quelques forêts et surtout des rizières.

Les rizières sont inondées pendant plusieurs mois de l'année, c'est dire que le gibier d'eau n'y manque point. On peut citer les canards, sarcelles, grues, hérons, cigognes, crabiers, bécassines, poules d'eau, marabouts, pélicans, aigrettes.

Dans tout dessin, paysage ou représentation quelconque de rizière, les indigènes mettent toujours dans le ciel un vol d'oiseaux aux grandes ailes. Il en est bien ainsi dans la réalité.

La bécassine gagne les terrains bas dès les premières pluies ; elle devient vite très abondante. Dans tous les postes, c'est l'occasion pour le chasseur européen de tirés fort intéressants. On s'y passionne beaucoup. Il n'est pas rare de voir les bons fusils dépasser 4 et 500 bécassines dans le tableau d'une saison. Cette bécassine d'Annam est plus petite que celle de nos pays. Sa chair est justement estimée.

L'aigrette, qui est un petit héron tout blanc, n'abonde pas en Annam comme dans les plaines de Rachgia et Longxuyen en Cochinchine. Néanmoins on peut réunir quelques touffes des plumes si appréciées par nos élégantes. Les plumes aigrettes ne se trouvent pas chez toutes les espèces de hérons blancs ; elles ne poussent que chez les adultes et n'atteignent tout leur développement qu'à l'époque des amours.

Les coqs et poules sauvages sont très communs dans tout l'Annam. Ils passent la plus grande partie de l'année dans la forêt, mais à l'époque des moissons ils en sortent et viennent s'établir à proximité des cultures. Dès le lever du soleil, la lisière des bois retentit de mille cocoricos. Il semble que le pays s'est transformé et qu'à la solitude ont fait place des fermes et des villages. L'illusion s'impose.

Les coqs sont petits, mais d'un plumage superbe où l'or domine. Ils sont accompagnés généralement de cinq à six poules au plumage neutre. Sur la table, coqs et poules figurent avec avantage. Les gourmets les préfèrent aux perdreaux.

Les paons ne dédaignent pas, eux aussi, de quitter la forêt pour venir jusqu'à la rizière. Ils sont très friands des jeunes plants de riz. Plus tard, ils se jettent non moins avidement sur les grains de paddy. Les indigènes prétendent que le tigre recherche le paon et le chasse avec succès. C'est pourquoi une région où le paon est abondant ne manque point de tigres. Pour Nhatrang, c'était exact. Je doute cependant que le paon se laisse prendre souvent par le tigre, car il n'y a pas de volatile plus subtil et plus avisé. Ses sens sont d'une finesse extrême, il voit et entend à des distances considérables. Le chasseur ne l'aborde qu'avec beaucoup de difficultés. Le mieux est de le tirer à balle. D'ailleurs, il est très dur à abattre. Il est préférable de le cribler à la tête de cendrée que de lui envoyer des chevrotines dans le corps. Le paon, en général, ne s'envole pas sans prendre un certain élan à la course. Il court très vite. Dans certains traités de Zoologie, fort savants d'ailleurs, on prétend que la chasse au paon est sans attrait parce que c'est un animal sans défiance, qui se laisse immoler innocemment. En Annam, du moins, je n'ai jamais rencontré de tels paons.

Les faisans vivent très loin des voies frayées et des habitations. Cependant on voit des Polyplectrons ou Eperonniers dans quelques rizières. Leurs plumes sont d'un gris clair ; les

plus développées portent à l'extrémité une ocelle d'un joli bleu métallique.

Quant aux faisans de grande taille et de plumage riche, il faut aller les chercher plus haut. Le *Gennæus Annamensis*, par exemple, provient de la région de Bali, qui est à plus de 800 mètres d'altitude. Cette espèce nouvelle est une des plus remarquables de l'Indo-Chine. Elle est fort belle et mesure 65 centimètres de longueur. Le seul exemplaire actuellement connu est au musée d'Histoire Naturelle de Kensington, à Londres.

Dans les hautes montagnes de l'intérieur et sur les plateaux qui peuvent atteindre, comme celui du Lang Bian, 1.500 mètres d'altitude, la faune devient vraiment intéressante. Quand on se livrera à des exploitations zoologiques suivies, je pense que les découvertes seront des plus importantes. L'intérieur de l'Annam est habité par des populations primitives, qui vont nues et ne savent ni lire, ni écrire. Ce sont les sauvages appelés *Moïs*. Les Annamites n'occupent que le littoral et les vallées.

L'Argus est un faisan d'Annam, qui présente cette particularité d'avoir une queue de deux mètres de long sur un corps de la grosseur d'une poule. Le malheureux est tellement accablé de son panache qu'il n'ose plus se montrer. Il habite les forêts impénétrables et les plus grands chasseurs parmi les Moïs ne réussissent pas à l'attraper. On aurait eu cependant quelques spécimens vivants dans une ville du Sud-Annam. Pour ma part je n'ai jamais pu m'en procurer, même en offrant des primes considérables aux Moïs. L'Argus est probablement un des oiseaux les plus rares du monde. Le British Muséum de Londres, qui ne recule devant aucun sacrifice, n'a jamais eu d'Argus vivant. Lord Rothschild a promis 5.000 francs pour un tel faisan rendu en Angleterre. Si la capture de l'Argus est difficile, sa conservation en captivité serait plus difficile encore. Bien entendu, pour le rendre transportable il faudrait commencer par lui couper la queue. Mais il se laisserait mourir sûrement de faim dans sa cage.

Les indigènes ne savent pas du tout où l'Argus pond ses œufs. Je n'ai pas pu élucider le problème. Il est évident que c'est de ce côté qu'il y a lieu de faire des recherches. C'est le « *Rheinardtius ocellatus* », que nous avons dans le Sud-Annam.

Le gibier à poil est tout aussi abondant que le gibier à plume. La nomenclature en serait d'une longueur fastidieuse. Il vaudra mieux s'arrêter aux espèces les plus intéressantes.

Disons d'abord un mot des singes. Il y en a un très grand nombre dans les forêts d'Annam.

Parmi les anthropomorphes citons les gibbons. Au reste les orangs-outangs et les chimpanzés font totalement défaut en Annam. Les gibbons comptent plusieurs espèces. Ce sont des petites bêtes extrêmement agiles, délicates et sensées, qu'on ne voit que très rarement en captivité. Elles sont capables d'attachement et de véritable affection. Nous en avons découvert une espèce nouvelle en Annam. C'est l'*Hylobates Gabriellæ*. Elle a été baptisée *Gabriellæ* en l'honneur de ma femme.

Au cours de nos parties de chasse, nous tirions une sorte de petit lièvre que les Européens disaient être un lapin. Tandis que les discussions continuaient, j'adressais au British Muséum de Londres des spécimens complets et préparés pour une détermination scientifique. Ce petit lièvre n'avait jamais été décrit. Il figure dorénavant dans les annales de Zoologie sous le nom de *Lepus Vassali*.

Les sangliers, les cerfs, les chevreuils sont répandus dans tout le pays.

C'est seulement sur les hauts plateaux qu'on rencontre des élans. Ils vont par bandes de 3, 4 ou beaucoup plus et ne paraissent pas trop redouter le chasseur. Les premiers Euro-

péens qui sont arrivés au Lang Bian racontent qu'ils pouvaient les approcher à quelques mètres. C'est dire l'hécatombe qui en a été faite. Il serait temps de protéger ces malheureuses bêtes. Si le projet de permis de chasse colonial est adopté bientôt, comme on en prête l'intention à M. le Ministre des Colonies, Messimy, ce sera un grand progrès.

Jusqu'à ces derniers temps, en Annam, l'éléphant était considéré comme une bête malfaisante : le Gouvernement payait une prime pour le détruire. Quels sont donc les reproches qu'on lui adresse? D'abord, lorsqu'il vient en bande dans une plantation de bananiers, de jeunes cocotiers ou même dans les cannes à sucre, les catastrophes sont à coup sûr très étendues. Ensuite, il n'aime pas les fils télégraphiques, parce qu'il prend leurs vibrations sonores pour des vols de guêpes ou d'abeilles. Il s'attaque alors aux poteaux télégraphiques et les détruit non sans les avoir tordus en tirebouchon. Ces poteaux sont des fers à T fort solides. Quand on saura que la ligne télégraphique Saïgon-Hanoï passe en pleine brousse, souvent très loin des milieux habités, on peut juger du nombre de « services interrompus » dont les éléphants sont responsables. Les Annamites n'auraient que faire dans la plaine d'éléphants domestiques. Les Mois, au contraire, les emploient intelligemment. Déjà au Cambodge les indigènes savent tirer grand parti des éléphants. Pourquoi ne pas donner des primes pour la capture des éléphants plutôt que pour leur extermination? Si les Cambodgiens et les Laotiens n'étaient pas attirés en Annam par les primes de capture, il y aurait encore à faire appel aux Siamois qui sont passés maîtres dans l'art d'utiliser les éléphants. Pour abattre un éléphant, le Gouvernement donnait 15 à 20 piastres. La même bête transportée au Siam vaudrait mille piastres.

Les petits mammifères qui se rencontrent un peu partout sont les écureuils, les tupaïes, les loris, les viverridés, civettes, genettes, paradoxures, les loutres qui fréquentent seulement les cours d'eau et bien d'autres espèces encore. Les espèces d'écureuils de l'Inde et de l'Indo-Chine sont déjà fort nombreuses. J'en ai ajouté pour ma part deux nouvelles : le *Sciurus leucopus Vassali* et le *Funambulus rufigenis fuscus*.

Les loris sont des sortes de petites bêtes douces, stupides et toujours endormies, On les appelle aussi « paresseux, lourdauds ou Poucans ».

Le *Nycticebus pygmaeus*, décrit par Bonhote, est une espèce nouvelle.

Les Viverridés de toutes dimensions, de toutes couleurs et de tous poils, sont les hôtes accoutumés des bois, taillis et grandes forêts. Enfin, les loutres d'Annam, sans avoir la fourrure des espèces du Canada, méritent cependant d'être appréciées. Peu répandues, on les voit seulement dans les rivières profondes, par groupes de 3 à 4. Elles nagent très rapidement, une faible portion de la tête hors de l'eau. On ne les atteint pas facilement. Parfois on arrive à les surprendre quand elles se reposent sur les berges ou sur les îlots de sable.

Parmi les grands fauves d'Annam, outre l'éléphant, nous citerons le tigre, la panthère, le buffle et le bœuf sauvage, le rhinocéros.

D'après nos légendes et nos traditions, le lion serait le roi

des animaux. En Annam, il y a beaucoup d'animaux, mais pas de lion. La royauté appartient ici à une autre dynastie, celle du tigre. Et tous les animaux s'inclinent et se laissent manger. Quant à l'homme, il est allé plus loin. Il a fait un dieu du tyran. Il lui élève des chapelles et l'adore. Les histoires de tigre sont innombrables. Quelques Européens (et Européennes) le chassent en Annam. C'est le plus souvent à l'affût de la manière suivante : quand on a entendu le tigre dans une région, ou qu'on a relevé ses traces, on attache à un piquet une vache, un cochon ou un chien. Le tigre vient, tue et mange une partie.



La nuit suivante, il reviendra dévorer l'autre morceau qu'il n'a pu emporter. Le chasseur l'attend, dissimulé dans un trou ou derrière une broussaille.

Dans la plupart des provinces d'Annam, les victimes du tigre sont très nombreuses. Il est rare d'être attaqué en plein jour car le tigre, comme les chats, ne vit réellement que la nuit. Il commence à chasser dès que le soleil est couché. En Annam il n'est pas possible de sortir la nuit. Pour une fortune on ne ferait pas porter un message par un indigène d'un village à l'autre, quand il y a quelque chance de rencontrer le tigre. J'ai vu quelques Européens et beaucoup d'Annamites blessés par le tigre. Par contre, je n'en ai jamais vus, blessés par les panthères.

Ces animaux cependant ne sont pas plus rares que les tigres. J'ai eu l'occasion d'en rencontrer parfois à la chasse.

J'étais un jour, avec ma femme, dans une clairière de la forêt, marchant derrière elle dans une herbe assez longue et très verte. Elle tenait le fusil et je ne voyais pas de loin ce qu'elle poursuivait. Tout d'un coup un magnifique coq sauvage sort du fourré et volète de 30 à 40 mètres devant elle. Il est poursuivi par un animal qui disparaît à moitié dans les herbes et qu'on ne distingue pas très bien. Ma femme néglige le quadrupède qu'elle prend pour une grosse civette et tire le coq. Un bond formidable dans le fourré et la prétendue civette se révèle comme la plus belle des panthères.

Les buffles sauvages atteignent des tailles énormes. Les mâles viennent parfois sur les hauts plateaux visiter les femelles des troupeaux domestiques. En général, cependant, il faut aller les chercher dans des retraites fort difficiles.

Quant aux bœufs, il en est plusieurs espèces à l'état sauvage. J'ai chassé des bœufs que les Européens appellent là-bas

des *bœufs gours*. Ce sont des animaux splendides, d'une puissance formidable. Leur robe est d'un beau noir avec de larges taches blanches à la tête et aux pattes. Leurs cornes sont épaisses à la base, fortes et dirigées en dehors. Ce dernier trait suffirait à prouver qu'il ne s'agit pas de bœufs gours, dont les cornes sont dirigées en dedans et en bas.

On recherche beaucoup le rhinocéros à cause de sa corne qui jouit, d'après les Annamites, de vertus extraordinaires.

Le rhinocéros d'Annam a, comme tous les types asiatiques, une seule corne. Il est très rare. Je connais cependant un Annamite qui a réussi, dans les provinces méridionales, à en abattre plusieurs. Lorsqu'il avait bien reconnu les traces de rhinocéros, il partait avec un fusil et des balles, et du riz pour huit jours. Avec une patience tout annamite, notre chasseur marchait dans le sentier du fauve. Mais quand une rivière ou un marais profond s'interposait il fallait tout recommencer. Une telle chasse n'est pas à la portée d'un Européen qui ne pourrait, sans de graves dangers, passer la nuit dans la forêt. Harcelé, piqué, mordu par les moustiques, il aurait encore à se garer des sangsues. Sans compter qu'il devrait éventer le tigre et dormir sur un arbre pour ne pas tomber dans ses griffes. Il n'éviterait pas en tous cas la fièvre.

Sous les tropiques, la chasse est un sport magnifique et passionnant, fécond en découvertes et en nombreux enseignements. Il ouvre des perspectives très grandes, mais il faut savoir le maintenir dans les saines limites de l'hygiène.

D' VASSAL.

Le Diamant du Romancier et la Truite

Jack London, ce romancier américain qui fut tour à tour marin, mineur, conférencier, journaliste, correspondant de guerre et globe-trotter, goûte en ce moment les délices de la pêche à la mouche artificielle à Lake Crescent, dans l'Etat de Washington.

Le lac Crescent est célèbre pour ses truites. Il recèle notamment dans ses eaux limpides la rare et fameuse truite Beardslee. Les poissons de cette famille sont d'une capture si difficile qu'un pêcheur, en résidence sur les bords dudit lac, défia le romancier de prendre une seule Beardslee durant tout le temps de son séjour à Crescent.

Il appuya son pari d'un enjeu de mille francs contre la somme que Jack London avait à ce moment sur lui et qui s'élevait à seize francs.

Le romancier releva le défi. Il captura des truites de maintes espèces. Mais bien qu'il eût tour à tour essayé de quarante-sept mouches parées des plus séduisantes couleurs, il ne parvenait point à compter une seule Beardslee au nombre de ses victimes.

Une idée géniale traversa alors son esprit : il fixa près de la cuiller avec laquelle il se livrait à un dernier essai un de ses boutons en diamant.

Bientôt après, il ferrait une Beardslee de neuf livres qu'il amenait à terre après quinze minutes d'une lutte homérique, inaugurant ainsi un nouveau procédé de pêche hardi et coûteux.

(*La Liberté*.)

LES

GRIVIÈRES ARDENNAISES



En octobre, quand les raisins achèvent de mûrir aux reflets d'un soleil déjà plus avare de ses rayons, quand les bois se parent de la gamme éblouissante des laques et des ocres, le monde des tendeurs s'agite. C'est qu'en effet l'armée des grives succulentes est en marche de retour et pour la recevoir, depuis longtemps sont tressés les collets de crins noirs auxquels viendront s'accrocher les jolies voyageuses.

C'est, je crois, une chasse particulière à ces régions de l'Est, où chaque vallée, resserrée entre de hautes collines, est garnie de bois souvent impénétrables, inextricable chaos d'où surgissent, au milieu des bruyères et des houx, d'énormes blocs de granit aux tons de pastel ; où les taillis de chêne et de bouleaux offrent aux passagers des airs un asile inviolable pour tout autre qu'un chasseur de grives. Cette chasse est plus qu'un sport ou qu'une distraction, c'est une industrie véritable dont trafiquent et vivent une foule de gens : l'équarrisseur a fourni le crin noir si prisé des tendeurs ; les revendeurs centralisent les prises et les envoient aux marchés des grandes villes, souvent très loin du lieu de chasse ; les communes louent aux particuliers les bois où l'on « tend » et sur les routes, les sorbiers qui remplacent le peuplier ou l'orme, sont vendus en graine aux chasseurs pour appâter leurs pièges.

Nulle part la configuration du sol ne se prête mieux à la réussite de ce genre de capture qu'en Ardennes françaises et belges. Il est nécessaire, en effet, que les bois où l'on opère soient d'étendue considérable et étagés sur des côtes abruptes, afin que les migrateurs se trouvent pour ainsi dire forcés de pénétrer par une route resserrée hors de laquelle ils ne puissent s'égarer. D'ailleurs, voici la manière la plus habituelle pour établir une grivière :

L'adjudicataire d'un bois ou d'une partie de taillis, trace à l'aide d'une binette, une foule de petits sentiers sinueux, juste assez larges pour qu'on y puisse circuler sans trop s'accrocher aux ronces. Avec un sécateur il émonde les brindilles qui garnissent les maîtres-brins du taillis, ceci jusqu'à hauteur d'un mètre cinquante environ, afin que les grives, en circulant sous bois, n'aient d'autres endroits pour se percher que l'engin disposé par le tendeur.

Le tracé des sentiers n'est pas quelconque : il est le plus souvent parallèle au sens de la vallée et suivant le temps, la chasse se fera à ceux des parties supérieures s'il fait sec et chaud, ou bien à ceux des parties basses par pluie ou brouillard persistant.

Cette préparation du terrain, on le pense bien, n'est pas l'œuvre d'une journée ; le tendeur s'y prend longtemps avant la saison de chasse, de même que ses lacets sont confectionnés en morte saison. Bien des manières de les tendre sont employées mais toutes peuvent être ramenées à deux types : la tendue le long des brins du taillis ou la tendue à terre. Celle-ci est surtout employée en Belgique. Elle consiste à élever avec deux rameaux feuillus, une sorte de barrage de 12 à 15 centimètres de hauteur, entre lesquels un étroit passage est ménagé ; celui-ci est gardé par deux lacets qui arrêtent tout oiseau sautillant sur